

DIVERS

Histoire de la Pomme de terre

RACONTÉE PAR ELLE-MÊME

Je suis citoyenne du Nouveau-Monde. Le lieu de ma naissance est le Chili, dans la chaîne des Cordillères, montagnes orgueilleuses qui élèvent leurs pics audacieux jusque dans les nues et dont le sein recèle les plus redoutables volcans.

Simple et sans ambition, je voyais cependant avec plaisir mes plantes se propager dans les régions voisines et s'implanter au Pérou, célèbre par ses mines d'or et d'argent. C'est de ce pays que je fus, au XIV^e siècle, transportée à travers les mers dans la vieille Europe, où je reçus un accueil assez flatteur et obtins une certaine vogue. Je détrônai même un moment les plantes légumineuses dont les habitants s'étaient nourris jusqu'alors ; mais ce moment de succès fut de courte durée ; bientôt je me vis en butte à la malice des hommes : la calomnie au souffle empesté m'accusa, moi, plant débonnaire et inoffensive, de donner la fièvre et même la lèpre à ceux qui faisaient usage de mes tubercules.

Ces odieuses imputations, accueillies par l'ignorance et la routine, mirent un terme à mon règne. Repoussée partous, je ne fis plus que languir, perdue dans quelques localités ignorées. Hélas ! combien je regrettais ma patrie, où j'étais estimée, sinon honorée, comme une plante honnête et utile. Près de deux siècles s'écoulèrent sans amener de changement dans ma position, et je n'attendais plus rien de l'avenir, lorsqu'un homme, savant, modeste et grand philanthrope, pénétré de l'injustice dont j'étais l'objet, résolut de détruire les préventions élevées contre moi et de me réhabiliter aux yeux de ses concitoyens.

Ce n'est pas chose facile que de battre en brèche les préjugés populaires, mais Parmentier—c'est le nom vénéré par moi de mon généreux avocat—possédé de la passion du bien, n'hésita pas dans son entreprise. Mes tubercules furent par lui confiés à la terre dans une certaine étendue de terrain sablonneux, où bientôt mes plantes grandirent et se couvrirent de fleurs. Parmentier, ravi de son succès, cueillit un bouquet de ces fleurs et courut les porter au roi Louis XVI—souverain très ami du progrès économique.—Ce prince en para la boutonnière de son habit, en complimentant le ~~savant~~ sur sa réussite.

Cette approbation royale me donna gain de cause. Dès lors ma réputation fut rétablie, mon honneur retrouvé, mes détracteurs confondus. Parmentier continua à préconiser ma valeur, et grâce à lui, ma culture se répandit avec rapidité dans toute l'Europe.

Je ne crois pas céder à l'amour-propre en reconnaissant moi-même mon utilité comme produit agricole. Ne suis-je pas, avec le pain, la nourriture ordinaire du pauvre ? Le riche lui-même ne dédaigne pas de me voir figurer sur sa table sous forme de gâteaux, fritures, croquettes. Je fournis au commerce un *alcool* qui sert à la fabrication de diverses liqueurs ; ma farine, appelée *fécule*, douce, fine et légère, est recherchée pour les sauces et les bouillies ; elle entre dans la fabrication de l'amidon qui lui doit ses propriétés adoucissantes ; enfin, elle sert à confectionner ces dragées délicates qui sont les délices de l'enfance.

Dans mon humble sphère, où je me sens appréciée et utile, je m'estimerais parfaitement heureuse, si, après avoir été persécutée par les hommes, je ne me voyais, depuis quelques temps, menacée par un